

troupes, s'échapper la proie qu'il serrait depuis six mois.

Cependant, le 24 juin, les assiégés arborèrent le signal de détresse. Ils se rendirent à discrétion, ouvrirent leurs portes, et Zéno entra dans la place, qui fut livrée au pillage. Dix-neuf galères et quatre mille cent soixante-dix prisonniers génois, sans compter quelques étrangers, furent les fruits de cette conquête. Tels étaient les tristes restes de la formidable armée qui avait fait trembler Venise (1580).

XXVI. Mais celle de Maruffo s'était considérablement accrue, depuis qu'il était entré dans l'Adriatique. Cette flotte, qui s'élevait à trente-neuf galères, prit, dans l'intervalle du 26 juin au 1<sup>er</sup> août, Trieste, dont elle rasa le château, Arbo, Pola, Capod'Istria; elle parut même devant Venise, le 8 juillet. On y était encore dans les transports de joie que la conquête de Chiozza devait exciter. On célébrait la magnanimité du vieux prince de la république, qui avait supporté avec une constance inébranlable les périls et les fatigues d'une campagne de sept mois. On se croyait à l'abri de toute atteinte. Le 27, Pisani reçut ordre de sortir avec quarante-sept galères, pour donner la chasse à l'armée génoise; mais le 15 août, ce grand homme, plus recommandable encore par sa conduite civique que par ses exploits militaires, mourut sur sa capitane, après une courte maladie. La galère qui avait apporté son corps à Venise en repartit le 2 septembre, emmenant Zéno, son digne successeur dans le commandement.

Dès qu'il fut arrivé sur la flotte, Zéno la conduisit devant Zara. Il vit l'armée de Maruffo dans le port, sans pouvoir, malgré toutes sortes de provocations, la déterminer à sortir pour accepter le combat. La place nouvellement fortifiée, et dont la garnison se trouvait renforcée de tous les équipages d'une armée navale si considérable, était en état de soutenir un long siège.

Zéno établit sa croisière à la vue des ennemis; malheureusement la flotte, sortie du port précipitamment, ne pouvait être suffisamment approvisionnée. Quand on aurait eu tout le temps nécessaire pour embarquer les vivres, ce n'était pas dans Venise, épuisée par une disette de dix mois, qu'on en aurait pu trouver. Cette année avait été stérile pour toute l'Italie. La flotte vénitienne, croisant devant une côte ennemie, renouvelait ses provisions au moyen de quelques vaisseaux de transport qui allaient et venaient du royaume de Naples à l'entrée de la rade de Zara. Mais cette année, signalée par tant de calamités, le fut encore par des tempêtes; plusieurs de ces convois furent dispersés, quelques-uns engloutis, presque tous retardés. Les équipages

avaient à souffrir les plus grandes privations; ils se virent réduits, pendant quinze jours, à un peu de viande salée, sans pain. Les orages rendaient la station doublement pénible; les plaintes des matelots devinrent si vives, qu'il ne fut plus possible de douter d'une prochaine insurrection.

XXVII. Zéno, après avoir pris l'avis de ses principaux officiers, écrivit pour demander la permission de ramener la flotte à Venise. Pour toute réponse il reçut l'ordre d'aller faire le siège de Marano. C'était une place située dans les marais que forment les bouches du Tagliamento. Éloignée de la mer d'à peu près deux lieues, elle n'y communiquait que par un canal que le reflux laissait à sec. On voulait s'en emparer, parce que c'était une position offensive contre les États du patriarche d'Aquilée. Zéno n'hésita point à s'y présenter, mais il reconnut l'impossibilité de l'entreprise; et cette impossibilité était si évidente, que toute l'armée éclata en murmures contre un ordre qui supposait une connaissance si imparfaite des localités. Tout d'une voix on demanda à faire voile vers Venise sans en attendre l'autorisation. L'amiral, qui n'aurait pas cédé à la demande des équipages, se détermina d'après sa propre conviction, et aima mieux encourir l'indignation du sénat que mériter le reproche d'avoir laissé périr l'armée qui lui avait été confiée.

Le gouvernement vénitien n'avait point accoutumé ses généraux à tant de témérité. Aussitôt que la flotte fut aperçue, deux sénateurs s'y rendirent pour défendre à Zéno d'entrer dans le port, sous peine de la vie.

« Ma vie est à la république, qui ordonnera de  
« moi ce qu'elle voudra, répondit-il; je me dévoue-  
« rai s'il le faut, j'encontrai sa disgrâce pour lui  
« sauver son armée. Mais quoi donc? déjà aurait-on  
« oublié nos derniers malheurs! A quoi furent-ils  
« dus? au désastre de Pola. Et cette défaite? au peu  
« de cas que l'on fit des conseils du malheureux Pi-  
« sani. Une campagne d'hiver lui coûta les trois  
« quarts de ses équipages. Nous sommes au mois de  
« décembre; nous tenons la mer depuis longtemps;  
« les tempêtes ont fatigué la flotte; les équipages  
« sont épuisés par les privations; ils ont été jusqu'à  
« quinze jours de suite sans pain. Je sais qu'il est  
« rare à Venise, mais n'est-il pas naturel que l'ar-  
« mée soit admise au partage de ce qu'on peut en  
« avoir? Est-il juste, pour se débarrasser d'elle, de  
« lui prescrire une entreprise mal combinée? Je  
« suis convaincu que cette expédition vous coûtera  
« votre flotte, et je demande avec instance qu'elle  
« soit reçue dans le port. »

Trois jours se passèrent en délibérations et en messages. Le sénat, très-irrité contre l'amiral, le menaçait de toute sa sévérité; mais les murmures